

L'ÉCOLE COMME MOYEN DE DÉVELOPPER UNE CONSCIENCE SOCIALE ET DES IDÉAUX SOCIAUX CHEZ LES ENFANTS

JOHN DEWEY

Depuis ses débuts, il y a à peine un siècle, le système scolaire public de ce pays a eu des effets essentiellement sociaux¹. Il est naturel que le parent lambda le considère comme un moyen d'enseigner à ses propres enfants la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Il est naturel que le contribuable ait considéré l'école comme sociale, bien qu'elle soit parfois davantage une nuisance sociale qu'autre chose. Il est naturel que les enseignants aient fixé leur attention principalement sur les nécessités du programme scolaire et sur les exigences qui leur sont imposées en matière d'instruction et de discipline des enfants. Et pourtant, lorsque nous nous éloignons suffisamment pour ne pas voir l'arbre plutôt que la forêt, nous savons que, depuis le début, le travail principal de l'école a été d'agir comme un ciment dans la structure sociale, ou, pour utiliser une métaphore moins mécanique, elle a été la navette qui a fait circuler et a tissé en un motif cohérent des fils qui seraient, sans cela, restés séparés. Nous sommes particulièrement conscients de ce fait, eu égard au travail accompli par les écoles pour unir et réunir les éléments extrêmement hétérogènes de notre population.

On nous dit que Rome est tombée à cause de certaines migrations étrangères, et pourtant je soupçonne que toutes ces migrations réunies ne représentaient rien de comparable aux mouvements de population que nous avons vus se produire, ici, au cours des quatre-vingts dernières années, tant d'autres pays vers ce pays que d'une partie à l'autre de ce dernier. Jamais, probablement, dans l'histoire du monde, une société n'a été confrontée au problème de réunir autant d'éléments différents et d'en faire un peuple uniifié. Je ne dirai pas que l'école a été le seul instrument à l'œuvre pour transformer cette variété, cette multitude d'éléments dissemblables, en quelque chose qui s'approche d'une unité de perspective, de pensée et de vie. Mais je pense que nous pouvons dire qu'aucune autre influence n'a autant contribué que le système scolaire public de ce pays, pour ce qui est d'apporter une certaine intégrité, une cohésion, un sentiment de sympathie et d'unité parmi les éléments de notre population. C'est un lieu commun. Je ne fais qu'attirer l'attention sur un fait que nous connaissons tous,

car la situation a maintenant changé. Dans le passé, ce travail a été effectué par le système scolaire de manière largement inconsciente, plutôt que délibérée ou dans un but précis. Il n'a pas été fait en raison d'un programme quelconque, ni d'une formulation et d'un contrôle conscients du programme d'études scolaire. Il a été accompli plutôt comme un sous-produit, par l'influence sociale que crée le fait de rassembler des enfants de différentes religions, de différentes traditions, de différentes races et de différentes langues, et de les mettre en contact quotidiennement les uns avec les autres pendant un certain nombre d'heures dans des jeux, des études et des travaux communs. C'est un sous-produit des autres activités de l'école qui ont rassemblé les enfants et les jeunes et leur ont donné l'occasion de parcourir le chemin de l'apprentissage. Ce faisant, ils ont fait connaissance, se sont rapprochés les uns des autres et ont appris à partager quelque chose comme une façon commune de penser et de sentir les choses qui concernent la communauté dans son ensemble.

Nous devons maintenant nous rendre compte que, comme dans tant d'autres phases de notre vie nationale, cette période d'expansion inconsciente et spontanée touche à sa fin, si ce n'est déjà fait. Notre période d'expansion naturelle et inconsciente sur le plan géographique, l'appropriation des terres, la découverte de nos ressources, est arrivée à son terme. Nous sommes arrivés à une période de problèmes, de réflexion, d'enquêtes, de sondages, d'inventaires, de bilans, plutôt que d'aller de l'avant et de faire les choses simplement parce qu'elles doivent être faites, puis de compter sur les forces générées par ces actions pour nous mener au succès. Ce travail, donc, que les écoles ont fait spontanément, sans établir de grand but ou d'intention, dans le passé, doit maintenant être fait, il me semble, d'une manière beaucoup plus consciente et délibérée, ou il ne sera pas fait du tout. Et les circonstances sont telles que, juste au moment où ce travail de socialisation, de création d'une véritable unité de but et d'idéal dans la jeunesse de notre pays est un besoin impérieux, il y a certaines grandes et sérieuses difficultés qui doivent être affrontées, pour la première fois sur une grande échelle, dans l'accomplissement de cette tâche.

Je ne sais pas si, sans la dernière guerre, nous aurions eu, ou non, une telle flambée d'intolérance, de méfiance sociale, de manque de confiance les uns envers les autres, de désir de différentes sections de la population d'imposer leurs perspectives et leurs points de vue aux autres comme un test de leur aptitude à être des citoyens. Il se peut que nous ayons atteint un point de notre développement où ce mouvement vers la division sociale et l'intolérance allait se manifester de toute façon ; mais que ce soit vrai ou non, la guerre et ses conséquences ont aggravé cette attitude. Un de mes très bons amis m'a récemment dit sérieusement que, sans vouloir paraître pessimiste, le symptôme le plus décourageant de la vie américaine d'aujourd'hui était la croissance, au cours des dix dernières années, de l'intolérance sociale. Ce phénomène, dans ses diverses facettes, est une des raisons pour lesquelles l'école doit faire plus consciemment à l'avenir ce qu'elle a fait inconsciemment dans le passé. C'est l'un de ces obstacles qui ont été mis sur le chemin, qui rendent la tâche plus difficile et qui exigent une plus grande coopération et une plus grande unité de pensée et d'effort entre les éducateurs de la communauté et les autres personnes concernées par cette communauté, afin que ces causes de division, de séparation et de méfiance mutuelle ne continuent pas à croître parmi nous. Je n'ai pas besoin de vous rappeler toutes ces manifestations. Nous savons tous que beaucoup d'entre nous ont l'impression de rougir chaque fois que nous entendons le mot « américanisation », parce que certains groupes se sont emparés de cette idée pour imposer aux autres leurs propres conceptions de la vie américaine. Je n'ai pas besoin, non plus, d'évoquer la croissance de l'intolérance religieuse et raciale, qui se manifeste dans ce pays sous la forme du mouvement Ku Klux Klan. Ce n'est pas une chose dont nous pouvons nous moquer ou que nous pouvons traiter simplement comme si c'était un mouvement isolé. Il a une plus grande importance dans la mesure où c'est le symptôme d'un esprit qui se manifeste dans tant d'autres directions. Nous avons été confrontés à une bonne partie du Ku Kluxisme, au-delà de ces gens qui portent des robes blanches et se couvrent le visage. Un grand nombre de personnes – dont certains éditorialistes qui discutent de ce mouvement du Ku Klux Klan – ont revêtu une sorte

de robe blanche intellectuelle et morale et enfilé une cagoule pour se dissimuler et dissimuler leurs objectifs, et ils accomplissent d'une manière plus insidieuse le travail maléfique qui consiste à saper dans la communauté ce sentiment de respect et de confiance les uns envers les autres qui, il me semble en y repensant, était presque universel à l'époque où nous – les plus âgés d'entre nous – grandissions. Non pas que nous n'ayons pas eu certains termes de ridicule et d'opprobre pour les nouveaux arrivants, une sorte de bizutage d'introduction peut-être ; mais il n'y avait pas cette méfiance délibérée, cet esprit de suspicion et de peur, et cette tentative de faire sentir à la communauté que certains éléments de notre population sont nettement anti-américains et doivent être traités avec suspicion et même de manière plus radicale encore. C'est cette situation particulière – nous espérons tous qu'elle soit temporaire mais, en même temps, elle existe – que les éducateurs de la communauté et ceux qui ont de la sympathie pour le travail que les enseignants font dans différents domaines du travail social doivent reconnaître ouvertement et franchement. Je mentionne un point où ce mouvement affecte l'école. L'Oregon a adopté il y a peu un amendement constitutionnel qui, pour certains d'entre nous qui se croyaient de bons Américains, semble s'attaquer à la racine de la tolérance, de la confiance et de la bonne foi entre les divers éléments de la population. Nous avons une législation comme celle présentée il y a quelques semaines par les lois Lusk dans la ville de New York, jetant la suspicion non seulement sur les écoles privées mais aussi sur les enseignants des écoles publiques. Et ils ont dit que cela devait être fait parce que tant d'immigrants venaient dans nos écoles. Personnellement, j'éprouve du ressentiment à ce sujet, car j'appartiens à une souche d'immigrants plus ancienne dans ce pays et la famille à laquelle j'appartiens n'est pas arrivée si récemment qu'il nous soit nécessaire d'étaler à la face du public le fait que nous sommes de bons Américains en jetant la suspicion sur les éléments de la population étrangère introduits plus récemment. Ce n'est pas du tout une question de race et de religion. Il y a un désir, un désir intellectuel, de découvrir ce que les gens pensent et croient, et de découvrir si ce qu'ils pensent est différent de

ce que nous pensons, et si c'est le cas, croire que cela en fait des personnages suspects.

Un autre exemple de la façon dont cette tendance affecte nos écoles publiques est la législation qui a été introduite et, dans de nombreux cas, adoptée récemment concernant l'enseignement de l'histoire des États-Unis. Il est naturel que chaque nation recueille une certaine quantité de mythes dans son développement. Cela fait partie de la romance de l'histoire et je serais le premier à insister pour qu'il y ait une législation stipulant que les enseignants ne peuvent pas raconter ces vieilles lunes aux enfants. Mais lorsqu'il s'agit de législateurs qui n'ont jamais fait d'enquêtes historiques et qui décrètent noir sur blanc qu'aucun livre scolaire ne peut être utilisé dans les écoles s'il ne contient pas soixante-huit pour cent de ces récits quelque peu douteux sur nos ancêtres américains, la plupart d'entre eux n'étant de toute façon que des anecdotes, qui ignorent le véritable esprit des luttes qui ont eu lieu, il est temps de réveiller une conscience sociale plus unifiée. Dans le domaine des sciences, il ne serait guère prudent d'enseigner quoi que ce soit qui ne soit le résultat d'une enquête scientifique ; mais aujourd'hui, en biologie comme en histoire, il apparaît que diverses personnes savent sans enquête quelle est la vérité et qu'elles peuvent exercer leur influence sur les législatures pour que ces dernières édictent les lois de la nature. Certains d'entre nous pensent que les législateurs ont assez à faire avec les lois de la société, mais il semble que cette province ne soit pas assez vaste... Ils ont pris toute la nature pour leur province, et bientôt M. Einstein découvrira qu'il a été dépassé par quelque législature du sud ou du nord-ouest, si les choses continuent comme elles vont maintenant. Ces choses sont des symptômes plutôt que des questions que nous pouvons traiter une par une. Ce sont des symptômes sérieux d'un certain changement malheureux qui est en train de se produire au détriment de la bonne vieille tolérance naturelle, de la bonne volonté, de la reconnaissance du fait que des gens différents auront des idéaux et des croyances différents, mais que dans la vie publique et nationale américaine, au-delà de toutes ces différences, nous avons une unité commune, une base d'unité ; que nous

avons suffisamment de travail commun, de responsabilité commune, d'intérêt commun et de sympathie pour que, malgré toutes ces autres distinctions, nous puissions continuer à travailler ensemble. Et le but de l'école publique est de se concentrer sur les éléments fondamentaux dans la communauté de notre vie nationale.

Je voudrais suggérer trois points sur lesquels il me semble que les écoles ont actuellement une responsabilité particulière. Le premier point, évident, concerne les questions internationales et interraciales, non seulement dans le cadre de nos relations extérieures avec d'autres unités politiques, mais aussi parce que nous sommes nous-mêmes, à l'intérieur de nous-mêmes, internationaux et interraciaux. Nous devons comprendre que tout ce qui engendre l'hostilité et la division à l'extérieur ne peut que réagir et produire l'hostilité et la division à l'intérieur. Il y a un très grand danger que certaines personnes développent cette idée dans un esprit nationaliste très étroit, qu'elles fassent du patriotisme un fétiche en le détournant de sa signification véritable et appropriée de dévouement au bien commun et qu'elles le conçoivent comme un esprit de suspicion, de jalousie, d'antagonisme envers les autres, cet esprit du mal dont souffre le monde entier aujourd'hui et dont nous, dans toutes les premières années de notre histoire, en raison de notre position géographique privilégiée, étions relativement dépourvus – libres par rapport à l'ancien monde surpeuplé, avec ses frontières géographiques et son héritage d'animosités nationales et de guerres passées. N'avez-vous jamais pensé qu'il est facile de cultiver un sentiment amical pour une nation étrangère avec laquelle notre pays n'a jamais été en guerre et que la difficulté de développer un sentiment amical vient des nations avec lesquelles notre pays a été en guerre ? Comparez le sentiment généralement sympathique à l'égard de la France avec le sentiment qui a prévalu à l'égard de notre propre mère patrie. Ne pensez-vous pas que si les guerres avaient été inversées, ce sentiment aurait été inversé – que si nous avions été en guerre avec la France et que nous n'avions jamais eu de guerre avec le Royaume-Uni, c'est vers le Royaume-Uni que notre sentiment se serait porté, de sorte qu'il aurait été facile d'éliminer

l'antagonisme? Les enseignants dans nos écoles, et les communautés derrière les écoles, ont une plus grande responsabilité que nous ne l'avons réalisé en ce qui concerne cette phase internationale de la conscience et des idéaux sociaux. De même que nous avons besoin d'un programme et d'une plate-forme pour enseigner un patriotisme authentique et un sens réel des intérêts publics de notre propre communauté, de même nous avons clairement besoin d'un programme d'amitié internationale, de sympathie et de bonne volonté. Nous avons besoin d'un programme d'enseignement de l'histoire, de la littérature et de la géographie qui rendra les différents éléments raciaux de ce pays conscients de ce que chacun a apporté et qui créera une attitude mentale envers les autres peuples qui rendra plus difficile aux flammes de la haine et de la suspicion de balayer ce pays dans l'avenir, qui en fait rendra cela impossible, parce que lorsque les esprits des enfants sont en période de formation, nous aurons fixé en eux, par le biais des écoles, des sentiments de respect et d'amitié pour les autres nations et peuples du monde.

Il me semble nécessaire de dire aussi quelque chose sur les causes des divisions sociales qui proviennent des forces économiques et industrielles. Ici aussi, en grande partie par la chance de notre position géographique et de notre richesse en territoires inexploités, nous n'avons pas eu, jusqu'à récemment, de divisions et de conflits de classes. Ou plutôt, nous n'en avons pas encore dans une mesure comparable à celle de l'ancien monde. Mais c'est un lieu commun que ces divisions économiques et industrielles et les problèmes qui s'y rapportent, les problèmes du capital et du travail, prennent une place plus importante dans notre vie que par le passé. Il y a des sources d'amertume dont deux classes, au moins dans la communauté, sont très disposées à tirer profit: d'une part, ceux qui désirent garder un contrôle plus grand sur ceux qui ont peu ou rien, et, d'autre part, les démagogues qui ont intérêt à exploiter pour leur avantage personnel les signes de mécontentement qui se manifestent. Nous ne pouvons pas enseigner les « -ismes », économiques ou sociaux, dans les écoles. Mais le garçon ou la fille ordinaire ne quittent-ils pas l'école aujourd'hui

avec un état d'esprit beaucoup trop innocent et naïf sur les maux et les problèmes qu'ils vont rencontrer à la sortie de l'école? N'avons-nous pas tendance à créer à l'école une atmosphère intellectuelle fausse et fictive, à mettre trop d'idéalisme dans l'ensemble des conditions de vie? Je crois qu'il faut respecter l'innocence et l'espérance des enfants et des jeunes. Ils ont le droit de s'amuser et d'avoir un répit dans les dures luttes et âpres problèmes économiques et politiques de la vie. Je ne veux pas dire que ces choses doivent leur être imposées prématûrement. Mais notre enseignement de l'histoire et de la géographie et nos études sociales en général devraient être intellectuellement plus honnêtes, ils devraient mettre les élèves en contact graduel avec les réalités réelles de la vie contemporaine et ne pas les laisser faire connaissance avec ces choses de la façon surprenante dont même les étudiants des *colleges* venant de certains établissements d'enseignement de ce pays peuvent les rencontrer aujourd'hui. Nous avons besoin que les écoles fassent reconnaître les problèmes qui sont des problèmes communs, des choses que les membres du peuple américain doivent résoudre ensemble dans un esprit d'unité et de coopération, si l'on veut parvenir à les résoudre un jour. Je pense que ces choses peuvent être présentées dans un esprit qui fera appel à tout l'idéalisme qui est heureusement si répandu dans notre jeunesse américaine, pour leur faire prendre conscience qu'ils ont part à la construction du pays, que ces problèmes à affronter sont comme les obstacles que nos ancêtres ont dû affronter, de sorte que, bien que l'esprit de pionnier géographique doive cesser dans ce pays, il y a encore un appel aux pionniers pour améliorer le bien-être de la masse du peuple, et que l'acceptation de ce nouveau problème économique est une occasion que tous les enfants et les jeunes du pays sont appelés à saisir ensemble lorsqu'ils entrent dans la vie. Je ne préconise pas une plate-forme pessimiste, mais une plate-forme qui reconnaît que les exigences et les conditions sociales actuelles sont des occasions et des appels à un service coopératif pour rendre plus sûrs les objectifs de liberté et de justice humaines auxquels nos ancêtres ont consacré ce pays.

Ce sont là des illustrations éparses. Elles n'ont qu'un seul but : indiquer ce que j'ai dit, à savoir que le genre de travail que les écoles ont accompli dans le passé, en grande partie de façon inconsciente et spontanée, doit maintenant être entrepris de façon délibérée et intelligente et que cela exige une plus grande conscience sociale, principalement de la part du corps enseignant. Nous, les enseignants, avons des raisons d'être humbles lorsque nous pensons à la mesure dans laquelle les améliorations sociales ont été lancées et poursuivies par des travailleurs sociaux professionnels et d'autres citoyens animés d'un esprit public, alors que le corps enseignant est resté largement à l'écart. Je crains que même dans le domaine de la prévention du travail des enfants, qui semble certainement être une question de première importance pour l'école, les enseignants et les administrateurs scolaires n'aient guère pris leur juste part du fardeau. Nous devons reconnaître cette responsabilité sociale, et je dirais même que les éducateurs devraient s'arroger la présomption que leur responsabilité est plus grande que celle des autres. Je ne sais pas exactement ce qu'est un travailleur social (bien que j'aie vu récemment quelques définitions), mais quel qu'il soit, les enseignants devraient dire « Nous en sommes ». Ils devraient dire « Nous sommes plus concernés que n'importe quelle autre classe de la communauté » par ce travail vraiment fondamental d'amélioration de la santé et de la culture de la communauté, et dans la diffusion de la liberté, de la justice et du bonheur dans toute la communauté. Si c'est là l'affaire des travailleurs sociaux, alors les enseignants devraient être un aiguillon pour tous les autres éléments de la communauté, professionnels ou non, et revendiquer le titre de chefs de file du travail social.

NOTE

1 [NdE.: Dewey John, «The School as a Means of Developing a Social Consciousness and Social Ideals in Children», *The Journal of Social Forces*, 1(5), septembre 1923, p.513-517 (traduction de l'anglais au français par Joan Stavo-Debauge).]